

« désolations des palais et des temples païens. » — Une lettre, écrite à cette époque par l'abbé Saivet, faisait cette peinture d'une de leurs promenades. « Nous avons passé près des vagues dor-
« mantes de Nêmi, l'abbé Maricourt et moi, une semaine et trois
« nuits. Nous avons pris à Rome une Bible, un Horace, un Tacite
« et les Harmonies de Lamartine. Et nos âmes se berçaient, comme
« notre nacelle, à tous ces flots de poésie, qui nous venaient de
« l'Eden, du Sinaï, de la Judée, de la Rome païenne et de l'en-
« vrante nature qui nous environnait. »

« Peu d'âmes étaient mieux faites que celles de ces deux jeunes prêtres pour voir et goûter ensemble les œuvres de Dieu dans la nature riante et lumineuse de l'Italie, les œuvres des hommes dans les palais et les musées de Rome, les œuvres de Jésus-Christ dans la source toujours jaillissante de l'autorité divine, communiquée à la papauté, les miracles de sainteté accumulés dans la ville des martyrs plus qu'en aucun lieu du monde. L'abbé Maricourt avait un esprit naturellement ouvert au beau : il aimait et goûtait tous les arts. Un paysage, un beau lever ou un coucher de soleil l'enchantaient. Son jugement était sûr en matière de statues ou de tableaux. Il s'était affiné à voir les œuvres des grands maîtres italiens. Il eût moins goûté les peintres hollandais ; la dignité de l'homme n'est pas assez idéalisée par ces derniers pour obtenir son approbation. Avec son ami, M. Saivet, il trouvait un grand charme à se servir de la beauté comme d'un degré pour s'élever vers Dieu et y entraîner les autres. Il avait appris de saint Paul que les choses visibles doivent nous porter vers les invisibles, et il pensait qu'il est profitable, en notre siècle, de gagner les âmes par ce qui demeure toujours accessible, même aux plus distraits : les beautés du christianisme.

« La vision de la Rome d'autrefois, du temps où il l'habitait sous le pontificat de Pie IX, semble être revenue à ses regards aux derniers jours de sa vie. Mercredi dernier, sur son lit de souffrance, il se faisait lire dans la *Croix* le récit des cérémonies de canonisation de saint Jean-Baptiste de la Salle. Son esprit de foi avivait son imagination. « Que c'est beau ! disait-il. La religion est toujours bien vivante : on le sent à Rome plus qu'ailleurs. » Puis, son patriotisme excitait encore le plaisir du récit. C'était un Français que l'on canonisait, le fondateur d'un Ordre consacré à l'enseignement. Le Pape mettant sur les autels un fils de la France, bénissant et fortifiant par là l'esprit d'apostolat qui distingue notre pays, quel consolant spectacle pour Mgr Maricourt, dont les loisirs, depuis de longues années, étaient consacrés à suivre, dans les *Annales des Missions*, les courses apostoliques de nos prêtres sur toutes les plages du monde !

II

« A la mort de Mgr Sibour, archevêque de Paris, M. Bautain retourna à Juilly et rappela près de lui M. Maricourt, qui succéda à M. Carl (1) dans la direction du collège.

(1) M. Carl, d'abord professeur d'histoire au collège royal de Strasbourg, se fit prêtre en même temps que M. Bautain et le suivit à Juilly.